

Interview d'Édith Soonckindt

26 Novembre 2024

Nous sommes heureux d'avoir pu interviewer l'auteure du livre que nous vous présentons : *Un ciel de cendres* publié chez Edern Éditions, Bruxelles, disponible en numérique ou en librairie à partir du 1^{er} février 2025.

Par Gitla Szyffer pour *Conti-News*.

CN- Bonjour Édith, merci d'avoir accepté notre invitation pour cette interview. Je rappelle pour nos lecteurs que tu as été, et que tu collabores encore ici et là, avec nous pour notre journal. Nous avons publié plusieurs fois des articles que tu as écrits. À présent, parlons de ton nouveau livre : *Un ciel de cendres*.

Avant ça, j'aimerais savoir ce qui t'a amenée à l'écriture. Et aussi, pourquoi tu as réalisé plusieurs écrits sur le thème de la Shoah ?

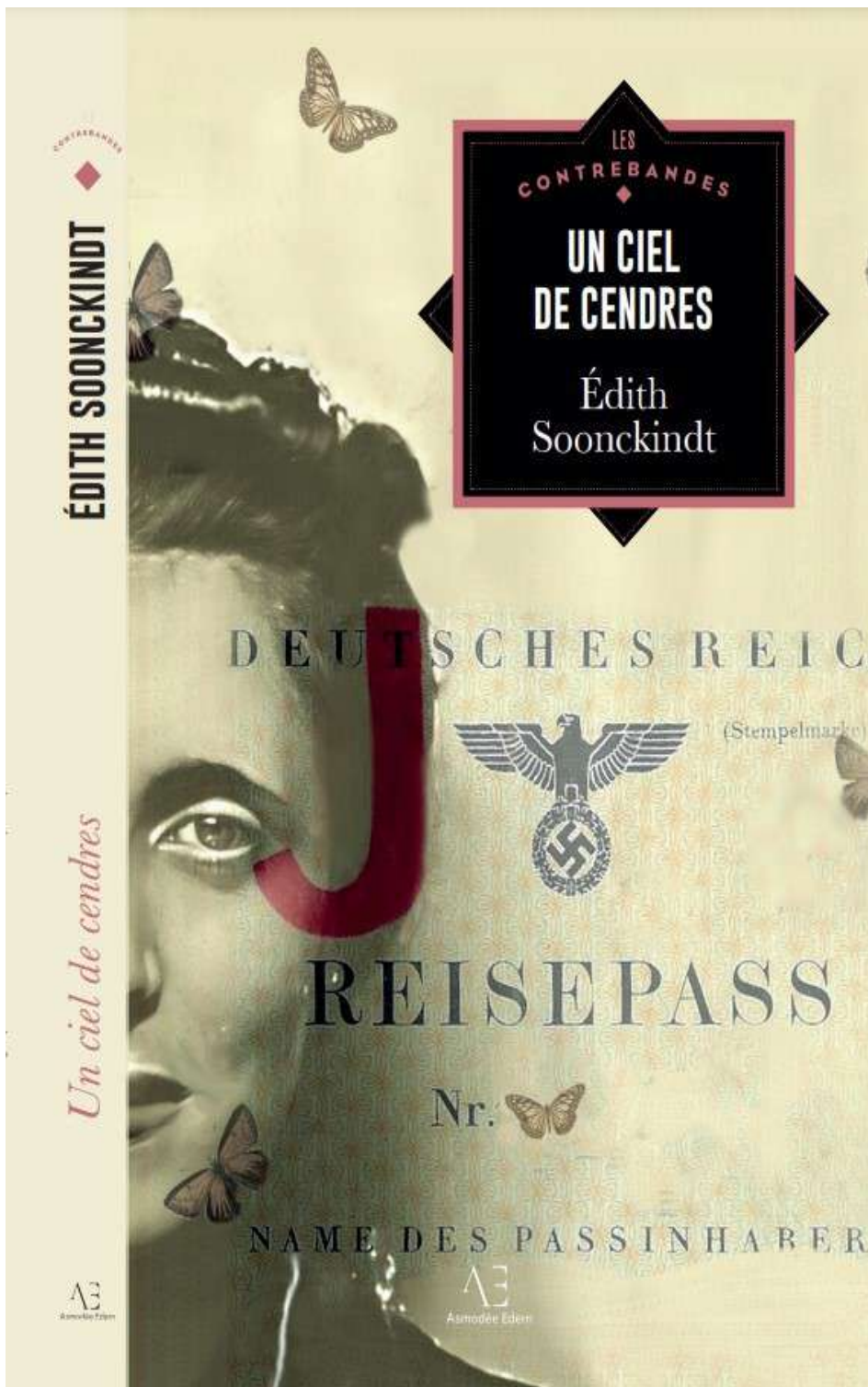
Voyons donc dans quel univers familial tu as grandi et quel type d'éducation tu as reçue. J'aimerais connaître le parcours que tu as eu et ce qui t'a orientée vers la littérature. Vers l'histoire du peuple juif. Dans ton éducation, quelque chose pouvait-il te faire penser que tu t'intéresserais un jour à ces sujets ?

ES- A priori, non. Je suis issue d'une famille laïque. La voie était libre pour accueillir d'autres choses que le catholicisme. J'ai été baptisée pour faire plaisir à mon arrière-grand-mère, mais ça s'est arrêté là. On ne m'a rien imposé dans le domaine de la religion. Je suis l'arrière-petite-fille de la première institutrice laïque de l'Aveyron, un département en France. Elle avait la laïcité pour elle, ce qui explique mon éducation, dans une famille par ailleurs de gauche. Pour ce qui est de mon attirance pour le peuple juif, je m'en explique dans mon livre.

CN- Ton livre, on en parlera plus tard, je l'ai lu, c'est pourquoi tu es ici, et j'espère qu'il le sera par beaucoup de monde. Maintenant, revenons-en à ton histoire. Tu parles de l'Aveyron, tu es française ?

ES- Oui, de père et de mère, mais avec des origines corse, catalane et maltaise du côté de ma grand-mère paternelle née en Algérie.

CN- Tu as vécu en France. Et d'après ce que je sais de toi, tu as beaucoup voyagé. Quand je parle de voyager, je veux dire que c'est vivre dans plusieurs pays. Ce qui t'a beaucoup aidée au niveau des





langues, d'ailleurs tu en parles plusieurs.

ES- En effet, j'en parle quelques-unes, certaines apprises sur le conseil de René Raindorf lors de ma visite du fort de Breendonk. Il a dit : « Apprenez les langues vivantes, ça pourrait vous sauver la vie un jour ».

CN- Tu n'es pas que auteure, tu es également traductrice de l'anglais, et aussi correctrice. En fait, tu maîtrises combien de langues ?

ES- Officiellement, dix si je compte le latin, le grec ancien et un peu d'occitan. Mais en pratique, juste quatre. J'ai appris le yiddish, mais il ne m'en reste rien, idem pour l'arabe et le japonais, pas grand-chose, ainsi que pour le latin et le grec. Aujourd'hui, je pratique l'anglais couramment. Pour le néerlandais, ça va parce que j'ai habité aux Pays-Bas. Ensuite, il y a l'espagnol et l'allemand, mais cette dernière langue a été supplantée par le néerlandais.

CN- Il est assez rare qu'une personne non-juive apprenne le yiddish.

ES- C'est vrai, mais j'avais lu quelque part que le yiddish était en train de mourir et je me suis dit que ce n'était pas acceptable. « Ils ont tué tous ces Juifs, et le yiddish aussi. Donc, je vais apprendre cette langue pour qu'il y ait malgré tout une personne supplémentaire qui le parle (rires). » J'ai donc appris le yiddish au Centre Communautaire Laïc Juif. Le souci, c'est que je sortais d'un cours d'arabe où j'avais dû en apprendre l'alphabet. Reprendre une langue avec un nouvel alphabet, alors que je pensais qu'il s'écrivait avec des lettres latines fut une nouvelle difficulté. Les lettres hébraïques se sont révélées très difficiles pour

moi. Je précise qu'en prime, je suis dyslexique avec tous les alphabets ! Pour en revenir à mon éducation, j'ai toujours baigné



Isabelle Kahn, née Ilse Wolff

dans les livres. Mes parents étaient enseignants. Professeur de faculté pour mon père et d'anglais (au lycée) pour ma mère. À la maison, il y avait des livres partout. Je suis née en 1958, il n'y avait pas la télévision chez nous, seulement des livres. Les plus sophistiqués qu'on ait eu, c'étaient les livres-disques. J'ai lu très tôt et c'est pourquoi, dès que j'ai su lire, je me suis précipitée sur eux et j'ai tout avalé. Mais je n'étais pas partie pour étudier la littérature. Lorsque je suis rentrée d'Amérique et voulais m'inscrire en anthropologie, mes parents m'ont incitée à suivre plutôt des études de littérature américaine. Dans la vie, la littérature m'a toujours rattrapée. Après avoir étudié la littérature américaine, je suis repartie aux États-Unis. Là-bas, j'ai étudié la littérature française ! Ensuite, je suis allée

vivre cinq ans à Manchester où j'ai essayé un Master en marketing car je voulais quitter la littérature, pensant que cela ne me mènerait

nulle part...

Effectivement, j'avais eu une bonne intuition. Cela étant, je ne suis jamais allée au bout de ce Master. Et toujours avec l'espoir de sortir de la littérature, une fois revenue en France, je me suis inscrite à un Master 2 en communication.

Là, je me fais rattraper par la fonction littéraire parce que j'étais au bon endroit au bon moment. J'entre

alors dans la traduction littéraire après avoir enseigné pendant dix ans dans le supérieur. Depuis cette époque, je suis restée dans la traduction et dans l'écriture. Ce sont les « hasards » de la vie, comme pour beaucoup de gens.

CN- Tu as commencé à écrire et je me souviens en avoir lu, des livres qui n'ont rien à voir avec la Shoah.

ES- J'ai écrit beaucoup de livres en prose poétique. À un moment donné j'ai appris fortuitement que ma famille avait caché des familles juives dans notre village de l'Aveyron. À ce moment-là, j'ai voulu rencontrer la vieille dame de cette famille. Elle était encore vivante à cette époque : Isabelle Kahn, une belle centenaire. Dans un premier temps, je lui ai téléphoné. Son vrai prénom est Ilse, tout comme la femme du commandant SS du camp de Buchenwald, Ilse Koch. C'est elle

Suite de l'interview d'Édith Soonckindt

qui avait demandé des abat-jours réalisés avec des peaux de déportés. Isabelle Kahn n'a plus jamais voulu porter ce prénom, ni parler l'allemand. Après la guerre, elle n'a jamais voulu retourner en



**André Kahn, l'époux
d'Isabelle Wolff**

Allemagne non plus. J'en ai été fortement impressionnée. Ma rencontre avec elle a vraiment été un déclencheur. J'explique dans le livre que, déjà toute petite, j'avais une dizaine d'années, ma mère m'avait emmenée visiter une exposition sur la déportation. J'en ai été traumatisée pour le restant de mes jours. Ensuite, j'ai éprouvé pour le sujet un intérêt démesuré. Suite à ma rencontre avec cette femme, j'ai d'abord écrit un petit article sur son vécu pendant la guerre (*La Tombe de mon père est dans le ciel*, aujourd'hui épuisé). Puis, je me suis rendu compte qu'il y avait des thèmes sur lesquels j'étais restée dans la généralité par manque de documents. Cette prise de conscience a eu lieu à la lecture du magnifique *Dora Bruder* de Modiano, où il raconte la quête qui lui a permis de retracer un parcours. C'était celui d'une jeune femme juive à partir d'une petite annonce de recherche de personne disparue placée par ses

parents et trouvée dans des archives. Elle avait fait une fugue. Modiano a donc décidé de partir sur les traces de cette jeune fille disparue. Il a lancé des appels de recherche dans Paris, puis a enquêté sans relâche. De mon côté, j'ai toujours eu envie d'écrire un livre sur la Shoah. Il se trouve que j'avais une personne « sous la main », avec une histoire qui m'intéressait. Elle n'était pas plus originale que d'autres mais elle était accessible, et aussi unique.

CN- À mon avis, l'originalité dans ce livre, c'est la façon dont tu l'as structuré. Tel un triangle, il y a toi : tu mènes ton enquête, tu interrogés cette vieille dame. Puis, tu reviens des années plus tard en te disant que ça ne suffit pas. Tu te rends compte qu'il y a des vides, des zones d'ombre. Tu décides alors de te documenter, de rechercher des archives pour rendre ce récit beaucoup plus juste et pour qu'il fasse aussi office de preuve complémentaire. À la fin du livre, tu préviens : « Attention au négationnisme... »

Je trouve intéressant de reprendre cette histoire-là complétée avec de la documentation d'archives. Cela illustre ce dont Isabelle Kahn a témoigné. Cela complète bien ce qu'elle raconte. On a donc Isabelle et son histoire ainsi que ta quête de vérité, comme tu le rappelles de temps en temps, et puis tu puises aussi dans ces fameuses archives. Tu expliques également que c'est l'histoire d'Isabelle mais surtout, celle de son père.

ES- Elle était allemande, a épousé un Français et, au moment de l'exode, elle est partie pour quelques jours qui ont finalement duré cinq années. Elle s'est retrouvée dans l'Aveyron dans des conditions difficiles où elle a rencontré ma famille. C'est comme cela que nos chemins se sont croisés. Du coup, j'ai éprouvé le désir de fouiller son histoire plus avant. J'ai consacré des semaines et des mois à lire des documents d'archives. En passant de la Fondation Auschwitz à Bruxelles au Mémorial de la Shoah en France, de l'Institut allemand à des



Monsieur et Madame Wolff, les parents d'Isabelle Kahn



Archives départementales, dans le camp de Gurs etc.). Quand comme celles de l'Aveyron et des il a été raflé, c'était curieux, mais il



Le camp de Gurs dans le Béarn, dans le département des Pyrénées-Atlantiques

Pyrénées-Atlantiques. J'ai pu échanger avec beaucoup de personnes qui m'ont donné des informations précieuses. Je précise que je ne suis pas historienne, mais quand même universitaire, je sais donc faire des recherches, confirmées par des notes de bas de page. Ce qui m'a le plus marquée, lorsque je suis allée voir Isabelle, c'était cette phrase : « Depuis soixante ans, j'entends les pas du gendarme qui est venu chercher mon père ». Ses paroles m'ont fendu le cœur. Elle m'a expliqué qu'une fois son père parti, en 1943, elle n'a plus jamais su ce qui lui était arrivé. Ce n'est qu'en 1948 qu'elle a appris ce qui s'était passé. Et encore ! Sur le certificat de décès envoyé par la mairie de Colmar, la ville où elle s'était mariée, il est indiqué que Julius Wolff est mort à Lublin-Majdanek sans pour autant préciser qu'il s'agissait d'un camp de concentration. On pouvait en déduire ce qu'on voulait. Elle avait bien compris qu'il avait dû être gazé, mais elle ignorait tout le reste (les camps précédents, dont l'horreur de sa détention

ne l'a été que par un seul gendarme, alors que d'habitude, ils étaient deux. Comme son père avait soixante-cinq ans, ce qui était (très) vieux à cette époque, elle imagine qu'il ne devait pas représenter un grand danger. Elle pensait aussi qu'il avait été raflé pour être mis en sécurité, ça avait déjà été le cas à deux reprises. Au départ, ça ne l'a donc pas particulièrement inquiétée. Elle avait néanmoins le souci de mettre des mots sur le néant. Ce que j'ai découvert c'est qu'il avait été emmené dans le camp de détention de Gurs, en fait, « l'enfer de Gurs ». Je pense que l'intérêt de mon livre réside dans le fait que j'ai évoqué des endroits qui sont beaucoup moins documentés qu'Auschwitz, ou encore Dachau, etc.

CN- Il est vrai que ce camp de Gurs ne fait pas habituellement partie du vocabulaire lorsqu'on parle des camps de détention. On cite surtout Drancy, et la Caserne Dossin en Belgique.

ES- Son père était déjà passé par Buchenwald et, de ce camp aussi on parle moins. J'ai jugé bon d'en

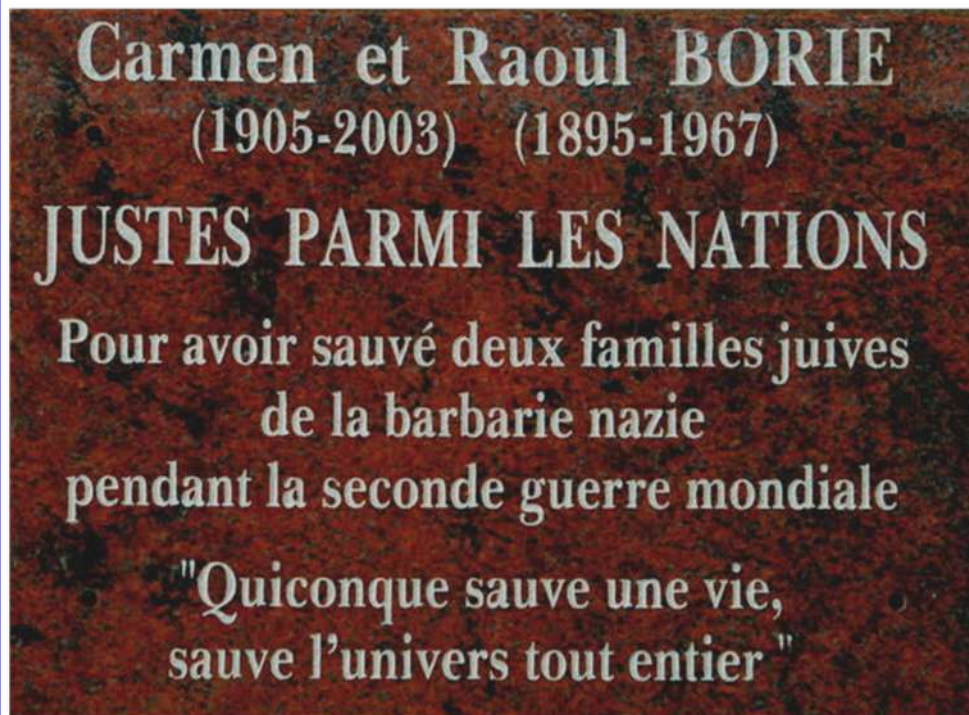
faire état, documents d'archives assez atroces à l'appui. Sa détention à Buchenwald remonte à « La Nuit de Cristal », du 9 au 10 novembre 1938. De là, il est expulsé vers la France où il sera arrêté et interné à six reprises encore. Les archives se révéleront toutes plus édifiantes les unes que les autres. C'est ainsi que j'ai trouvé quelques pièces particulièrement précieuses. Par exemple, celle qui évoque que, dans le convoi qui l'a emmené de Gurs à Drancy, il aurait pu s'échapper. En effet, dans ce convoi-là, à un moment donné les portes sont restées ouvertes... Or, personne n'a rien tenté, tellement ils étaient terrorisés. Bref, il est parti à Drancy, puis à Majdanek. De ce dernier camp, il n'a pas vu grand-chose. Isabelle a été « contente » d'apprendre qu'il avait été assassiné le jour-même de son arrivée. Bien qu'angoissée, elle était soulagée d'avoir enfin la preuve qu'il n'y était resté que très peu de temps. Cela aurait pu durer des mois. Il a séjourné douze jours à Gurs, puis a transité ensuite deux nuits à Drancy, suivies de cinq jours de voyage pour aboutir à Majdanek. Donc elle était soulagée : c'était ce qu'elle voulait absolument savoir. Il est intéressant de voir ce qui peut perturber les gens. Pour elle, il y avait aussi le souci des dents en or de son père. Les lui a-t-on enlevées avant ou après la chambre à gaz ? J'ai alors entamé des recherches que je n'aurais jamais imaginé faire dans ma vie. J'ai découvert qu'on les leur arrachait après qu'ils sont passés par la chambre à gaz. Cela ne se pratiquait pas sur des personnes vivantes, ce qui l'a réconfortée.

Suite de l'interview d'Édith Soonckindt

On le lit dans certaines archives de Sonderkommandos : il y avait des déportés dont la fonction était d'enlever les dents des morts. Cela l'avait vraiment beaucoup inquiétée. Parmi les informations

fort. Après, la lecture devient plus facile. Grâce, justement, au fait que le récit est entrecoupé par tes réflexions. Tu y fais des allers-retours entre ton histoire avec tes grands-oncle et tante qui étaient

transgénérationnel. Je sais que, dans une famille, ça peut être un élément important à intégrer de façon officielle. Mon grand-père était résistant, par exemple, c'est bien de le savoir. M^{me} Kahn a donc rempli tous les papiers et ils ont leur photo au Mémorial. Au moment où elle s'est penchée sur les archives de l'Aveyron, ma mère a par ailleurs découvert qu'ils n'avaient pas été les seuls à avoir caché des Juifs dans mon village. Le curé de la paroisse en a caché une vingtaine d'autres. Il avait même été jusqu'à encourager une famille à aller à la messe tous les dimanches... Il a, lui aussi, été reconnu Juste parmi les Nations. Une plaque commémorative a été apposée sur l'église. Elle a été profanée, il y a une quinzaine d'années de cela. Parmi tous les Juifs cachés, deux ont été dénoncés...



Plaque commémorative en l'honneur des grands-oncle et tante d'Édith qui ont été reconnus Justes parmi les Nations

que j'ai trouvées, certaines ont dû l'apaiser, d'autres moins. En prime, il y a un renversement à la fin du livre, mais je ne le divulguerai pas ici. De nature très curieuse, j'ai un souci de la vérité et c'est tout ça qui, mis bout à bout, m'a donné l'envie de creuser plus loin. J'ai pensé que ça pouvait intéresser tout le monde. Cette famille juive a eu une destinée très ordinaire en temps de guerre, mais avec néanmoins des variantes qui valaient la peine d'être relatées et racontées.

CN- C'est un livre qui se lit facilement, si l'on met de côté quelques passages où, en tout cas pour moi, j'ai dû suspendre ma lecture afin de reprendre quelque peu ma respiration. C'est émotionnellement vraiment très

des Justes et qui ont été reconnus à Yad Vashem en Israël. Ça permet de respirer quand on arrive à un moment très difficile à lire et à digérer. Tout à coup, tu reprends ta réécriture avec Isabelle. Ce sont des moments d'oxygénation à travers une histoire que tu as conçue tel un roman et qui est en fait une lettre.

ES- Je précise que M^{me} Khan voulait faire reconnaître mon grand-oncle et ma grand-tante comme Justes de leur vivant. Ils ont refusé, estimant avoir simplement fait leur devoir d'humains et de chrétiens. C'est moi qui ai déterré l'histoire. Je me suis dit qu'ils méritaient certainement d'être reconnus comme Justes à titre posthume. Et cela aussi parce que je m'intéressais à ce qui s'appelle le

CN- J'allais justement te dire que pour vingt Juifs cachés, il a dû y avoir beaucoup de silences. Ils ne savaient peut-être pas qu'à côté de chez eux, il y en avait. Il va sans dire que certains s'en doutaient. **ES-** On n'a jamais su qui les avait dénoncés. Il y en a un, Victor Ifliand, et c'est très touchant, qui a pris le temps de saluer ses voisins. Pendant ce laps de temps, il aurait pu s'enfuir, mais il a eu peur que ça ne leur occasionne de graves ennuis. Il a été déporté avec son oncle et emmené en bus. Beaucoup de déportations ont eu lieu en autobus dans cette région, par manque de gares dans les coins reculés comme mon village, j'imagine. On peut dire que celui-ci était un village de Justes. Isabelle Khan n'a jamais imaginé que cet abbé en avait sauvé autant en les dispersant



dans des familles du village et des hameaux avoisinants.

CN- Ce brave homme jouait le rôle d'intermédiaire. Ça ne devait pas être facile dans un village aussi pauvre en habitants.

ES- Quatre cents personnes y vivaient à l'époque. Les deux Juifs qui ont été dénoncés étaient d'origine russe. Peut-être avaient-ils un physique plus marqué et remarqué ? J'en ai des photos et elles tendraient à confirmer cela.

CN- Ça veut dire qu'ils sortaient ?

ES- Oui, Isabelle et sa mère sortaient en tout cas.

CN- Il existe des témoignages d'enfants cachés qui disent qu'ils ne sortaient pas. Justement, pour des questions de sécurité.

ES- Comment faire s'il n'y a personne pour vous ravitailler ?

CN- Ils étaient cachés dans une cave, un grenier, une pièce parfois sans lumière et ils ne sortaient jamais parce que c'était trop dangereux.

ES- Là, c'était une relative liberté. Isabelle et sa mère (le père avait déjà été raflé et le mari embarqué pour le STO, Service de Travail Obligatoire) étaient dans une maison qui venait d'être rénovée, résidence secondaire de mon grand-oncle et de ma grand-tante qui n'habitaient donc pas là.

CN- On peut imaginer que les voisins devaient être au courant.

ES- Isabelle suppose qu'on les a pris pour des cousins alsaciens. C'était une période très trouble. La France entière était bouleversée de fond en comble. Ou alors, on a soupçonné qui elles étaient et on n'a rien dit. Elle a été très maligne. Elle avait un accent allemand qu'elle a fait passer pour alsacien. Lorsqu'elle avait fait faire ses vrais papiers, elle a mentionné un lieu de naissance en France : la

municipalité d'Hayange, dont la mairie avait brûlé. On ne pouvait donc pas contrôler l'authenticité de ses dires. Elle a été d'une ingéniosité incroyable. J'ignore comment elle a eu cette information. Par contre, Victor Iliand et son oncle Salomon ont, les malheureux, été raflés et déportés vers Auschwitz. On pense, sans aucune certitude, que l'un d'entre eux est revenu. Encore heureux qu'il n'y ait pas eu plus de dénonciations dans ce village. Je tiens à souligner qu'il s'agit d'un village dont la majorité des habitants est politiquement de droite. Je remercie vivement ma mère d'avoir découvert cette information-là.

CN- Ta mère ?

ES- Oui, c'est une archiviste hors pair et c'est elle qui, sur une intuition, a fouillé dans les archives de l'Aveyron. Étant sur place, cela lui a été plus facile qu'à moi. Ensuite, elle a interviewé des villageois afin de récolter des informations.

CN- Si je comprends bien, ta mère et toi, en quête de vérité, vous avez rencontré cette fameuse Isabelle Khan. C'est bien elle que

tu as interviewée et qui t'a inspirée pour écrire ton livre ?

ES- Oui, mais j'ai été seule à la rencontrer, en me rendant à Colmar à deux reprises.

CN- En réalité, c'est une recherche de vérité concernant deux familles.

ES- Tout à fait. Ce qui est très touchant chez Isabelle, c'est la reconnaissance qu'elle nous a témoignée. Contrairement à l'autre famille qui a aussi été sauvée par la mienne, mais dont on n'a jamais eu de nouvelles. Des personnes qui, au risque de leur vie, sauvent une famille et puis, plus de nouvelles. Si ces cinq personnes avaient été arrêtées, mon grand-oncle et ma grand-tante auraient été passés par les armes. Mais chacun fait comme il le sent. Isabelle est restée en contact étroit avec eux.

Chaque Noël, ils s'envoyaient des vœux et, de temps à autres, ils se téléphonaient. Chaque Noël, ma grand-tante envoyait à Isabelle du thé d'Aubrac, en souvenir d'eux et de cette belle région. Cette femme a gardé un souvenir très touchant de ma famille, et un souvenir tout aussi touchant de l'Aveyron et des



Raoul et Carmen Borie, les grands-oncle et tante d'Édith reconnus Justes parmi les Nations par Yad-Vachem

Suite de l'interview d'Édith Soonckindt

nombreuses mains amies qui se sont tendues vers elle et sa famille. Elle y a vécu pendant cinq années, ce qui n'est pas rien. Elle m'a reçue comme une reine quand je suis allée la voir à Colmar, m'a réservé un bel hôtel et m'a emmenée au restaurant. On voyait qu'elle tenait à marquer le coup. Mon grand-oncle et ma grand-tante lui ont pourtant souvent répété que ce

qu'ils avaient fait pour elle était naturel.

CN- En attendant, ils ont risqué leur vie.

ES- De plus, le mari d'Isabelle travaillait chez mon grand-oncle en tant que comptable, c'est comme ça que s'est opérée la rencontre initiale. Cet emploi a duré deux années, ce qui, en soi, était déjà risqué. Au début, Espalion était en

zone libre, mais ensuite ça a changé.

CN- Bon, on ne va pas tout dévoiler du livre. Ce que j'y ai apprécié à la fin, comme je l'ai déjà dit, c'est que tu parles du passé et du présent. Et je veux parler du négationnisme, de l'antisémitisme, bien que tu l'aies écrit avant le 7 octobre 2023. Tu reviens souvent sur la notion de vérité. Non pas pour pleurer sur le passé mais, si j'ai bien compris, ce que tu veux livrer dans ton livre, c'est un message afin que nous soyons attentifs et prudents face à ce qui se passe aujourd'hui dans notre société.

ES- C'était effectivement mon souhait. Il me semble que beaucoup de livres sur la Shoah sont plus historiques et mieux documentés que le mien. Cela dit, l'originalité du mien est d'avoir débouché sur le présent et le risque actuel de dérives fascistes. Il a été rédigé en 2014, soit bien avant tous les événements que l'on sait. Si je reconnais peut-être présenter une faiblesse au niveau historique, en ce qui concerne la société actuelle, j'ai par contre observé beaucoup de choses probantes. Je fais le constat qu'il y a des dangers, et je réalise que trop de gens n'en sont pas conscients. Là, j'ai à cœur de saluer mon éditeur qui est un homme courageux. Il est très actif au sein du Pen Club qui promeut la liberté d'expression des écrivains et des journalistes en danger dans de nombreux pays. La liberté d'expression au sein de sa nouvelle maison d'édition lui est, de ce fait, chère aussi, et je le remercie d'avoir accueilli ce livre atypique. Un éditeur plus attaché à l'aspect historique l'aurait sans

CARTE D'IDENTITÉ Empreintes Digitales

Nom *Delmont* *née Meunier*

Prénoms *Lise*

Profession *Mécanic*

Nationalité *Française*

Né le *5 Septembre 1908*

à *S^t Quentin (Aisne)*

Domicile *Toulouse, 10, Rue de Metz*

SIGNALEMENT :

Taille *1^m53* Cheveux *Châtains*

Bouche *petite* Yeux *Bleus*

Visage *Ovale* Teint *Mât.*

Signes particuliers _____

Signature du titulaire.

Etabli à *Toulouse* *Lise Delmont*

Le *8 Mai 1943* 19
Le Maire ou le Commissaire

Enregistré sous le N° *14325*

CHANGEMENTS SUCCESSIFS DE DOMICILE

Cachet Officiel	Cachet Officiel

REY, Editeur - Relieur
Réalmon (Tarn) - Téléph. 56

MODÈLE DÉPOSÉ

Faux-papiers d'identité d'Isabelle Kahn-Wolff pendant la guerre



doute refusé. Les raisons en auraient été les digressions que j'effectue en fin d'ouvrage et

présidentielles. Pour rappel, c'étaient ces élections où Jean-Marie Le Pen a perdu au deuxième tour.

choix. Jusqu'ici, nous sommes encore et heureusement protégés. Avec ce qui se passe dans le monde, nous ne devons pas avoir peur de tout. Nous pouvons être et rester dans l'action. Mais nous ne devons pas faire n'importe quoi et n'importe où. Il est vrai que lorsqu'il y a une activité dans la communauté juive, il vaut mieux être protégés par une sécurité digne de ce nom et ça ne date pas d'hier. Nous continuons et vaquons à nos activités, qu'elles soient culturelles, religieuses ou encore politiques.



Papiers d'identité de la mère d'Isabelle, Rose Wolff

après concernant, et c'est malheureux, le recommencement de l'Histoire, comme si rien n'avait été appris.

CN- Tout le livre est construit comme une sorte de métronome qui oscille entre l'émotionnel, la rigueur et une authentique recherche d'informations. Ton travail est touchant à certains moments, et factuel à d'autres. Il y a aussi la réflexion sur notre monde d'aujourd'hui. Ce n'est pas facile pour la communauté juive, et pour d'autres personnes non plus. On connaît la montée fulgurante de l'antisémitisme aujourd'hui. Et donc ce livre présente plusieurs facettes.

ES- C'est effectivement ce que j'ai voulu faire. Ce qui m'avait beaucoup choquée aussi, c'est ce que j'ai vu lorsque j'ai visité le Musée de la Déportation à la Caserne Dossin. Il y avait, d'une part, les chiffres récoltés par l'extrême-droite et le parti nazi en 1933, et d'autre part ceux récoltés par l'extrême-droite en France en 2002 au moment des élections

j'en discute souvent avec mes voisins juifs, qui n'ont d'ailleurs pas voulu que leur nom soit cité dans mon livre. C'est très révélateur. Ils ont peur des représailles, un jour. Si je risque quelque chose à publier un livre pareil, eh bien j'assume. Mais c'est terrifiant. Là, je repense à ma propriétaire qui a quatre-vingts ans. Elle m'a dit :

« Quand j'étais petite, il fallait que je me cache parce que j'étais juive, et maintenant que je suis âgée, c'est mon nom qu'il faut cacher pour les mêmes raisons ».

CN- Chacun vit cela à sa façon. Évidemment, je côtoie beaucoup de personnes juives qui assument et qui prennent le risque de ne pas se cacher. Ce sont des

Les chiffres étaient bien supérieurs aux chiffres du parti nazi. On peut dès lors en conclure que tout peut, et à tout moment, vraiment basculer. Cela m'a affolée, et

Je te remercie, Édith, d'avoir accepté notre invitation pour cette interview.

Quant à vous, chers lecteurs, je vous invite à lire ce livre.

UN CIEL DE CENDRES, Edern Éditions, 200 pages, 20€, disponible en numérique et en librairie à partir du 1^{er} février 2025



Édith Soonckindt

Photo : Daniel Meyers